



comète avait éclairé de ses feux sinistres notre passage de la Bérézina ; ils ajoutaient, il est vrai.

« Que sans doute ces astres ne présageaient pas les grands événements de ce monde, mais qu'ils pouvaient bien contribuer à les modifier ; si toutefois l'on admettait leur influence matérielle sur notre globe, et toutes les conséquences que cette influence physique pouvait avoir sur l'esprit des hommes, en tant que ces esprits sont dépendants de la matière qu'ils animent. »

Il y en eut qui citèrent d'anciennes prédictions :

« Elles avaient, disaient-ils, annoncé pour cette époque une invasion des Tartares jusque sur les rives de la Seine. Et les voilà en effet libres de passer sur l'armée française abattue, pour les accomplir. »

D'autres se rappelaient entre eux ce grand et meurtrier orage qui avait marqué leur entrée sur les terres russes.

« Alors le ciel avait parlé ! Voilà le malheur qu'il prédisait ! La nature avait fait effort pour repousser cette catastrophe ! Pourquoi leur incrédulité obstinée ne l'avait-elle pas comprise ! »

Tant cette chute simultanée de quatre cent mille hommes, événement, qui, dans le fait, n'était pas plus extraordinaire que cette foule d'épidémies et de révolutions qui ravagent sans cesse le monde, leur paraissait événement unique, étrange, et qui avait dû occuper toutes les puissances du ciel et de la terre ; tant enfin leur esprit est porté à ramener tout à soi : comme si la Providence, protectrice de

leur faiblesse, et craignant qu'elle ne s'anéantît à la vue de l'infini, avait voulu que chaque homme, ce point dans l'espace, se crût et fût pour lui-même le centre de l'immensité.

Enfin, le 13 décembre, après quarante-six jours de marche, de combats et de privations, l'armée repassa le Niémen à Kowno. L'Empereur, dans ses instructions, avait prescrit de se maintenir dans cette ville. Mais les Russes s'y présentaient presque en même temps que les Français.

Ceux-ci cédèrent la place ; les uns se dirigèrent vers Varsovie, les autres, en plus grand nombre, guidés par Murat, prirent le chemin de Kœnigsberg. Au moment où Ney, avec une faible arrière-garde, voulut évacuer la ville, il trouva le pont du Niémen occupé par les Russes. L'intrépide maréchal devint soldat, saisit un fusil, se précipita sur l'ennemi à la tête d'une quarantaine de braves, s'ouvrit le passage, et fidèle jusqu'au bout au dévouement sublime qu'il s'était imposé, il sortit le dernier du sol fatal de la Russie.

Déjà cependant commençaient les trahisons qui suivent les grands revers. Le général prussien Yorck, placé sous les ordres de Macdonald, avait secrètement conclu à Taurogen une suspension d'armes avec le général russe Diébitch. Le duc de Tarente, abandonné furtivement à Tilsitt le 31 décembre, voit son armée réduite à neuf mille hommes. Cette défection livre aux ennemis la rive droite de la Vistule ; le roi de Naples est obligé de transporter son quartier-général de Kœnigsberg à Varsovie, et de là à Posen. Il fut à Gumbinen rejoint par Macdonald. C'est là que le roi de Naples, plus préoccupé de sa couronne que du soin de son honneur, abandonna l'armée que lui avait confiée Napoléon. Le prince Eugène en prit le commandement.

Une autre perfidie s'accomplissait. Schwarzenberg, séparant tout-à-coup sa retraite de celle de Regnier, abandonna Varsovie aux Russes, livrant ainsi le général français aux coups de l'ennemi.

Cependant Eugène se montrait digne du commandement suprême. Arrêtant le mouvement rétrograde de l'armée, il rétablit la discipline, réunit les troupes et leur donna le temps de se refaire. Les Russes non moins accablés, avaient besoin de repos. Des deux côtés cessèrent les hostilités actives. Après avoir passé un mois à Posen, Eugène se

mit en marche vers la Prusse, et le 21 février 1813 il occupait Berlin.

Là se termina cette mémorable expédition de Russie, où tout fut gigantesque, même le malheur ; premier revers de Napoléon, qui devait entraîner tous les autres. Au mois de juin, trois cent vingt-cinq mille hommes avaient traversé le Niémen ; au mois de décembre cent vingt-sept mille revirent ce fleuve ; le reste était mort ou prisonnier. Au départ, l'Empereur et la France entraînaient à leur suite tous les peuples de l'Europe ; au retour, l'Empereur et la France se trouvaient seuls. Ils ne désespérèrent pas.

## CHAPITRE XLVI.

---

### **Campagne de 1813.**

C'était la première fois que Napoléon rentrait dans Paris sans que son retour annonçât des triomphes. Mais il venait calmer les inquiétudes publiques : la population le salua comme une grande espérance ; les fonctionnaires l'accueillirent avec leur habituelle servilité, mais non sans quelque crainte au souvenir du triste rôle qu'ils avaient joué dans l'affaire de Mallet. Ils avaient en effet à expier le facile oubli des droits de Napoléon II ; tous leurs discours officiels furent des dithyrambes en faveur de l'hérédité.

« La nature, s'écrie Fontanes, la nature ordonne en vain que les rois se succèdent, le bon sens veut que la royauté soit immortelle. »

« Nos pères, dit Séguier, ont affronté les périls pour maintenir l'hérédité de la couronne ; leur esprit vit encore parmi nous, et il

appartenait à votre majesté de le susciter. Nous sommes prêts à tout sacrifier pour votre personne sacrée, pour la perpétuité de votre dynastie ; veuillez recevoir ce nouveau serment, nous y demeurerons fidèles jusqu'à la mort. »

« Au premier bruit d'alarme, s'écrie Chabrol, le berceau de l'héritier du trône serait environné de cette population fidèle ; tous tiendraient à honneur de lui faire un rempart de leur corps. Qu'importe la vie devant les immenses intérêts qui reposent sur cette tête sacrée ! »

Qu'avait été cependant ce dévouement magnifique deux mois auparavant, en face d'un conspirateur subalterne ? Que devait-il devenir quinze mois plus tard ? Fontanes, Séguier, Chabrol, vrais types du fonctionnaire-valet, devaient être les plus ardents coryphées d'un pouvoir nouveau.

Malgré de solennelles protestations, il y avait dans l'affaire de Mallet un si éclatant témoignage de l'impuissance héréditaire, que Napoléon en était profondément ému. Le 22 décembre, il ouvrit la séance du Conseil d'état par un très-long signe de croix, en disant : « Messieurs, il faut croire aux miracles !... Vous allez entendre le rapport de M. Réal. »

Après que Réal eut fait l'exposé de la conjuration, l'Empereur prit la parole. Son langage fut grave et non sans amertume. Après avoir déploré le défaut de stabilité de l'esprit public en France, il ajouta :

— Au premier mot de ma mort, sur l'ordre d'un inconnu, des officiers mènent leurs régiments forcer les prisons, se saisir des premières autorités ! Un concierge enferme les ministres sous ses guichets ! Un préfet de la capitale, à la voix de quelques soldats, se prête à faire arranger sa grande salle d'apparat pour je ne sais quelle assemblée de factieux ? tandis que l'Impératrice est là, le roi de Rome, mes ministres et tous les grands pouvoirs de l'état ! Un homme est-il donc tout ici ? les institutions, les serments, rien ?...

Oui, sans doute, un homme était tout. Les institutions étaient illusoire, les serments de vains mots. Oui, un homme était tout, et c'est pour avoir méconnu cette vérité que Napoléon fit l'immense faute de compter sur l'hérédité, sur la noblesse qu'il créa, sur les royautés de ses frères, sur toutes les fictions de l'empire, enfin, sur

tout ce qui n'était pas lui. Car à vrai dire, l'empire lui-même n'était qu'une fiction : il n'y avait de réel que l'Empereur.

Pendant, après les premières explosions de son mécontentement, il usa d'indulgence. Frochot seul fut destitué.

Justice faite, il ne songea plus qu'aux préparatifs de guerre. Il fallait réparer de grands désastres, il fallait surtout imposer à l'Europe. La défection des Prussiens était un avertissement, et la conduite douteuse de l'Autriche exigeait un grand déploiement de forces.

L'esprit public répondit à la volonté de l'Empereur. Le corps municipal de Paris lui offrit un régiment de cavalerie de cinq cents hommes. Dans tout l'empire et dans le royaume d'Italie, on lutta de dévouement avec la capitale.

Les villes, les communes, les cantons, les corps constitués, les autorités officielles offrirent, suivant leurs moyens, les uns des cavaliers équipés et montés, les autres des fantassins armés et habillés.

A entendre ce concert unanime de générosité, à voir les colonnes du *Moniteur* remplies pendant trois mois de ces offres patriotiques, on eût dit que la puissance de Napoléon était mieux affermie que jamais, et que rien ne pourrait désormais séparer sa cause de celle de la nation.

Tous les historiens citent avec étonnement la prodigieuse activité que déploie Napoléon, l'immense fécondité de ses ressources, l'effrayante diversité de ses travaux : son énergie s'accroît avec les difficultés.

Affaires administratives, militaires, politiques, dispositions civiles, mouvements de troupes, travaux intérieurs, négociations diplomatiques, il dirige tout et pourvoit à tout. On crée une artillerie nouvelle ; des hommes sont appelés par masses ; les plus grands sacrifices sont obtenus par la puissance magique de Napoléon.

Cent cinquante cadres de bataillons, composés de vieux officiers et sous-officiers, sont rappelés d'Espagne pour conduire aux combats les jeunes conscrits ; quatre vingts cohortes de gardes nationales, organisées avant le départ pour la Russie, entrent dans l'armée active ; quarante mille artilleurs de la marine sont incorporés dans l'armée de terre. Bientôt trois cent mille hommes vont se trouver rassemblés sur l'Elbe, sur le Rhin et le Mein ; deux cent cinquante mille hommes contiendront l'Espagne ; Eugène, avec cinquante mille Français

et Italiens, protégera l'Italie. La France entière reprend confiance, comme si elle n'avait éprouvé aucun revers.

Mais l'étranger aussi s'agite et prépare ses forces. Les ténébreuses menées de la diplomatie organisent une vaste conspiration contre la France. Les agents britanniques parcourent le continent : rois et princes de l'Allemagne sont sollicités, excités, circonvenus.

La Prusse surtout, la Prusse dont les haines s'étaient accrues par les défaites et les humiliations, et dont les sentiments secrets avaient été révélés par Yorck, était assailli par les envoyés d'Alexandre et les émissaires de Londres. Elle n'avait pas besoin assurément de grandes excitations ; mais le cabinet de Berlin dissimulait encore.

Le prince de Hatzfeld fut envoyé à Paris avec une lettre du roi, contenant un éclatant désaveu de la conduite du général Yorck et des protestations d'un invariable attachement à la France. Pour mieux tromper la vigilance de Napoléon, Hatzfeld avait mission de le sonder sur une alliance plus intime, par le mariage d'une princesse de la famille impériale avec le prince royal.

Le maréchal Augereau, qui commandait à Berlin, M. de Saint-Marsan, ambassadeur, écrivaient que le roi était plein de bonne foi et de bonne volonté. Napoléon n'accueillait toutes ces ouvertures qu'avec une prudente réserve, qui fut bientôt justifiée par les événements.

Par trois ordonnances successives, le roi appela aux armes les jeunes gens assez riches pour s'habiller et s'équiper à leurs frais, ensuite toute la jeunesse de dix sept à vingt-quatre ans, et enfin tous les hommes au-dessus de cet âge. C'était la levée en masse de la nation : il prétendait que c'était pour appuyer la France.

Le prince de Hatzfeld était encore à Paris, multipliant les assurances de dévouement, lorsque le 22 janvier, Frédéric-Guillaume quitta brusquement Potsdam, et se rendit à Breslau : Alexandre y arriva peu après.

Là furent établies les bases d'une nouvelle coalition, à laquelle on allait inviter les peuples et les rois. D'abord fut signé, le 28 février, un traité d'alliance offensive et défensive entre la Prusse et la Russie, dont le but immédiat était de rétablir la première puissance à l'état où elle était avant 1806 ; ensuite, le 3 mars, la Suède conclut avec l'Angleterre un traité d'alliance, s'engageant à employer un corps

de trente mille hommes pour agir de concert avec les troupes russes placées sous le commandement de Bernadotte

Pour prix de sa complaisance, on promettait à la Suède la Norwège, la Guadeloupe et un million sterling. Enfin, par une seconde convention entre la Prusse et la Russie, en date du 19 mars, il fut stipulé que, par une proclamation annonçant que les deux puissances n'avaient d'autre but que de soustraire l'Allemagne à la domination de la France, tous les princes allemands seraient appelés à concourir, dans un délai fixé, à l'affranchissement de leur patrie, sous peine d'être privés de leurs états ; qu'un conseil central serait créé pour administrer, au profit des alliés, les provinces conquises ; qu'il serait organisé une armée de ligne, une milice et une levée en masse dans les états de la confédération du Rhin.

Six jours après, une proclamation de Kutusof annonçait que la confédération du Rhin était dissoute.

En même temps l'Allemagne était inondée d'écrits patriotiques, dans lesquels on faisait appel à toute la population pour repousser le joug de l'étranger : les esprits étaient exaltés par les mots de liberté et d'indépendance ; les élèves des universités, les affiliés du Tugendbund, les hommes de toutes les classes prenaient les armes ; et les rois, profitant de ces sentiments généreux mais aveugles, affectaient un langage révolutionnaire, promettaient aux peuples l'abolition des privilèges, et faisaient offre de constitutions libérales pour prix de la victoire.

Rien ne coûtait alors à ces monarques aiguillonnés par la peur, ni la flatterie, ni le mensonge ; et les soutiens du despotisme, Blücher, Kutusof, Wittgenstein s'annonçaient dans leurs proclamations comme les apôtres de l'égalité.

On ne peut nier assurément que les conquêtes impériales n'eussent laissé chez les nations de profonds ressentiments ; ce fut un malheur et un tort peut-être inévitables ; mais après la chute de l'empire, les peuples purent bientôt se convaincre qu'en renversant Napoléon, ils étaient devenus les instruments de leur propre servitude.

Maintenant que la Prusse avait déclaré la guerre, le rôle de l'Autriche devenait des plus importants ; de quelque côté qu'elle se portât, son alliance allait être dans la balance d'un poids considérable.



Napoléon avait cru, par son mariage, faire un grand acte politique : le moment approchait où il allait être détrompé. On ne peut assurément reprocher à l'empereur d'Autriche d'avoir préféré ses devoirs de souverain à ceux de père de famille ; mais ce qu'on peut lui reprocher, c'est sa politique tortueuse ; sa lâche duplicité, et ses hypocrites protestations pendant qu'il trahissait. M. de Bubna fut envoyé à Paris, porteur des assurances les plus solennelles de dévouement ; en même temps Metternich disait à l'ambassadeur français Otto :

« L'alliance de la France avec la Russie était monstrueuse : c'était une alliance de guerre commandée par le vainqueur, elle devait se dissoudre. Celle de l'Autriche, au contraire, se fonde sur les rapports et les intérêts les plus naturels, les plus permanents, les plus essentiellement salutaires : elle doit être éternelle comme les besoins qui l'ont fait naître. »

En même temps, afin d'assurer, disait-il, le maintien de l'alliance par la coopération ostensible de la guerre, il annonçait la mobilisation de soixant-dix mille hommes dans la Gallicie. Il s'offrait aussi comme médiateur entre le France et la Russie ; mais malgré l'augmentation de ses troupes, l'Autriche ne prétendait pas à une médiation armée ; c'était simplement l'intervention d'un allié.

Otto, peu soupçonneux, avait confiance dans la bonne foi du cabinet autrichien. Napoléon jugeait mieux les choses ; il rappela son ambassadeur et le remplaça par le comte de Narbonne.



Celui-ci, mieux au fait des roueries diplomatiques, vit clairement que les Russes et les Anglais dominaient à Vienne. Déjà Metternich ne parlait plus d'intervention ; l'Autriche prenait ouvertement le rôle de médiateur armé, et ses agents intriguaient auprès des alliés de la France.

Au Danemark, à la Bavière, au Wurtemberg, à Naples, à la Westphalie, elle se présentait comme une amie de Napoléon, qui ne voulait rien que la paix, qui ne désirait rien pour elle même. Mais elle les engageait à ne pas faire d'armements inutiles, à pas s'épuiser pour donner à la France des secours qui ne feraient que rendre l'Empereur moins traitable.

Ces perfides conseils montraient assez quels étaient ses sentiments secrets : d'imprudentes paroles de Schwarzenberg étaient plus significatives encore. Dans une conférence avec lui, le duc de Bassano invoquant les liens de famille, l'autrichien répondit : « La politique a fait le mariage, la politique pourrait le défaire. »

L'Empereur était bien averti. Cependant, il ne voulut pas éclater pour ne pas donner de prétexte à une rupture. Il comprit qu'il lui fallait une victoire pour conquérir cette alliance qui lui échappait.

Avant de quitter Paris, voulant mettre le gouvernement à l'abri des dangers que peut faire naître son absence, il confie le pouvoir

suprême à l'Impératrice, en établissant auprès d'elle un conseil de régence.

En même temps, pour mettre un terme à ses disputes avec la cour pontificale, il entre en arrangement avec Pie VII et obtient de lui la signature d'un concordat nouveau, qui est aussitôt publié, bien que le pape, cédant à une nouvelle influence, l'eût immédiatement rétracté.

¶ Cependant les désastres de la Russie avaient fait renaître dans la petite cour d'Hartwell des espérances presque éteintes. Le chef de la maison de Bourbon crut l'occasion favorable pour faire parler de lui. Le 1<sup>er</sup> février, il publia une déclaration contre *l'instrument de la colère de la Providence, l'usurpateur du trône de saint Louis, le devastateur de l'Europe*.

Il invitait les Français à se jeter dans les bras de leur roi légitime, seul gage de la paix, etc., etc. Cette déclaration, publiée à Londres, fut jetée sur les côtes de France par les croisières anglaises. La surveillance de la police empêcha qu'elle ne se répandit dans l'intérieur. Elle aurait eu, du reste, fort peu de succès auprès d'une population qui soupçonnait à peine l'existence de la famille des anciens rois.

Napoléon ne s'en montra guère ému : des dangers plus pressants appelaient son attention. Il était sûr d'ailleurs que sa popularité n'avait rien perdu par un premier revers, et il se plût à l'éprouver et à la maintenir, en se montrant plus fréquemment en public, tantôt visitant les Invalides, les orphelines de la Légion-d'Honneur, tantôt parcourant les marchés, les ateliers, les faubourgs, se mêlant à la foule, causant avec les ouvriers, et recueillant partout les témoignages non équivoques des sympathies populaires. Il put en toute confiance compter sur l'appui de la nation : il ne lui restait plus qu'à rétablir sa fortune sur les champs de bataille.

La trahison du général Yorck avait fait perdre la ligne du Niémen ; la conduite équivoque de Schwarzenberg avait fait abandonner celle de la Vistule ; l'hostilité maintenant avouée de la Prusse livrait aux Russes le passage de l'Oder, et obligeait le prince Eugène à se retirer derrière l'Elbe.

Hambourg, Dresde et Leipsig étaient au pouvoir des Prussiens et des Russes ; le roi de Saxe était contraint d'abandonner ses états ;

de toutes parts les ennemis gagnent du terrain. Wittgenstein remplace le vieux Kutusof, mort à la suite des fatigues de la campagne de Russie ; Blücher commande l'armée prussienne. Les deux corps réunis comptent cent cinquante mille combattants.

Le 28 avril, l'Empereur part d'Erfurth pour ouvrir la campagne ; quatre-vingt mille hommes sont avec lui : ce sont pour la plupart de jeunes conscrits qui vont voir le feu pour la première fois ; mais la présence de Napoléon les remplit d'un généreux enthousiasme, et les officiers qui les commandent vont les soutenir de leur vieille expérience.

Ce fut, dans les plaines de la Saale, non loin du champ de bataille d'Iéna, que l'armée nouvelle fit sa jonction avec celle d'Eugène, imposant débris de la grande armée de Russie.

Quoique la cavalerie ne fut pas encore arrivée en ligne, l'Empereur résolut de prendre aussitôt l'offensive, et ordonna de marcher sur Leipsig. Le premier coup de feu des conscrits s'engagea aux portes de Weissenfels : l'avant-garde de Ney, entièrement composée de jeunes bataillons, se trouva tout-à-coup en face de sept mille chevaux russes, commandés par Landskoi, et soutenus par douze pièces de canon.

Former les carrés, repousser toutes les charges de l'ennemi, le culbuter et entrer dans Weissenfels en poussant des cris de victoire, fut pour les jeunes soldats l'affaire de quelques heures.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie, qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna. Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie. Aussitôt l'Empereur ordonne aux troupes d'enlever cette position : c'est encore la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres. L'action s'engage ; de chaque côté on se bat avec acharnement égal ; mais dès le début, l'armée fait une perte cruelle : le maréchal Bessières est tué raide par un boulet.

A peine dix minutes se sont-elles écoulées que l'ennemie commence à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt

les jeunes soldats de Souham s'emparent des hauteurs. La division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de *Vive l'Empereur !*

La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Brenier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues, qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté. Mais déjà l'ennemi est en pleine déroute et l'affaire est décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

Au bruit de canon de Pozerna, le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite. La division que le général Roguet ramenait à Napoléon se composait de troupes de la vieille garde qui avaient fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée.

La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris. Dès le même soir, les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier-général

La jeune garde dressa ses bivouacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit placer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient ce monument funèbre.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide-de-camp de service prévint Napoléon qu'un aide-de-camp du vice-roi venait d'arriver au quartier général. C'était le comte de Cornaro.

Il le trouva occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris. Le baron Fain avait devant lui plusieurs porte-feuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier sans l'avoir lu ; — puis, lorsqu'il eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide-de-camp du prince ;

— A nous deux maintenant, et faites bien attention à ce que je vais vous dire, afin de le rapporter fidèlement à Eugène...

Alors Napoléon lui expliqua le plan de bataille qui devait avoir lieu quelques jours après, et il fit répéter au comte Cornaro tout ce qu'il venait de lui dire, en lui montrant sur une carte les localités qu'il avait indiquées. Quand il fut assuré que celui-ci l'avait bien compris, il lui recommanda de repartir sur le champ, et envoya chercher le prince de la Moskowa.

— Mon cher maréchal, lui dit-il en allant au-devant de lui, si toutes mes prévisions se réalisent, après-demain il y aura une bataille. Il nous faudra donner un terrible coup de collier ; je compte sur vous.

— Sire, répondit l'intrépide Ney, que Votre Majesté me donne de ses jeunes soldats, je les mènerai où elle voudra. Nos vieilles moustaches en savent autant que nous ; elles jugent les difficultés et le terrain, tandis que ces conscrits ne regardent ni à droite ni à gauche, mais toujours devant eux ; c'est de la gloire qu'ils veulent.

— Eh bien ! mon cher, personne mieux que vous n'est à même de les satisfaire : vous les aurez tous. Je vous donne le commandement du troisième corps, avec les divisions Souham, Girard, Brenier, Ricard et Marchand. Moi, je ne les quitterai pas, nous combattons ensemble ; vos dernières instructions vous seront expédiées demain ; allez prendre un peu de repos.

Le maréchal s'éloigna. Il était trois heures. Napoléon, vêtu de sa petite redingote grise et accompagné seulement de son aide-de-camp Drouot, sortit du quartier-général et se dirigea à pied vers le monument de Gustave-Adolphe.

Il était profondément triste ; la mort de Bessières, qu'il voulait encore cacher, le forçait, pour ainsi dire, à refouler en lui même des regrets qu'il eût sans doute voulu épancher dans le sein d'un ami ; mais pendant ce trajet il garda le silence. Arrivés près des peupliers qui entouraient la tombe du héros mort jadis à Lutzen, il dit à Drouot :

— Général, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

Et, se faisant reconnaître des fonctionnaires qui déjà avaient crié : *Qui vive ?* il pénétra sous les arbres. Le calme de la nuit, le monument funèbre dont la lune éclairait la croix de pierre qui le surmontait, l'ombre des sentinelles qui se projetait autour de lui comme de gigantesques fantômes, la gravité de sa position à la veille d'une bataille peut être décisive, tout, dans ce lieu, donnait à ses pensées déjà si grandes une teinte majestueuse et solennelle.

Napoléon ne se laissait pas dominer facilement par les choses extérieures : mais ici l'effet moral eut sa réaction, et il avoua plus tard que, durant cette espèce de pèlerinage, il avait éprouvé d'étranges impressions et comme une sorte de révélation de l'avenir. Le

jour commençait à poindre lorsqu'il rejoignit Drouot, auquel il dit seulement :

— Il est bon quelquefois de chercher y entr'ouvrir les tombes pour s'entretenir un peu avec les morts.

Puis ils regagnèrent en silence le quartier-général. En traversant le bivouac des grenadiers de la vieille garde, un d'eux voulut s'approcher pour remettre une pétition à l'Empereur ; mais un caporal l'en empêcha en lui disant d'un ton de reproche :

— Laisse-le-donc, tu vois bien qu'il revient de faire sa prière.

— Sa prière ! exclama le grognard avec une sorte d'incrédulité dérisoire : *Plus souvent !* il vient de voir les postes avancés.

A ces mots, le caporal reprit avec vivacité :

— Je te dis que le Petit-Caporal vient d'exécuter sa prière à l'intention du maréchal Bessières, qui est mort *incognito*.

Puis, lui montrant Napoléon, il ajouta d'un ton attendri :

— Regarde comme il a l'air triste... Pauvre *Petit Caporal*, va !... Il a perdu un ancien camarade de chambrée... Je suis sûr qu'il vient d'aller demander à ce bon Dieu de pierre qui est là-bas sous les arbres, son admission définitive dans le paradis des braves.

— Il en a le droit, dit l'autre grognard en faisant un geste d'assentiment.

En arrivant à son quartier-général, Napoléon se jeta tout habillé sur son lit et dormit trois heures. A huit heures du matin, il était sur pied. Les troupes qui avaient passé la nuit à Lutzen se mirent en route pour Leipsick ; la garde marchait après elles.

Le général Lauriston, ayant pris les devants, se trouvait à neuf heures du matin vis-à-vis faubourg de Lindenau, de Leipsick, et préludait, par des coups de canon, aux passages de l'Elster et de la Pleisse, qu'on semblait vouloir lui disputer. En entendant cette canonnade, Napoléon monta à cheval en recommandant à ses secrétaires et à ses interprètes de se trouver en même temps que lui à Leipsick, point signalé d'avance comme un des plus importants et des plus difficiles à tenir, à cause de la bataille qu'il s'attendait à livrer le lendemain.

Napoléon avait à ses côtés le prince Eugène, qui l'avait rejoint le matin, et le maréchal Ney, qui était venu prendre ses instructions de la bouche même de Napoléon. Déjà on apercevait au loin les feux

de l'avant-garde de Lauriston autour des premières maisons de Leipsick, et Napoléon avançait toujours ; mais, impatient de savoir si cet engagement était sérieux, il mit pied à terre sur une petite hauteur et, pointant sa lunette sur la ville, il vit, à sa grande surprise, que les toits des maisons étaient chargés d'habitants, qui s'étaient postés là pour être spectateurs du combat.

— Où diable la curiosité va-t-elle se nicher ! dit-il à Eugène en haussant les épaules ; et lui donnant sa lunette : Tiens, ajouta-t-il, regarde devant toi ; je parie qu'avant que nous soyons arrivés, la plupart de ces bonnes gens vont dégringoler les uns sur les autres et se tuer en tombant, pour éviter de se faire blesser en restant où ils sont.

A peine avait-il achevé de parler, qu'une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite, dans la direction du point où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit, c'est-à-dire autour des villages de Gross-Gorschen, de Kaya et de Klein-Gorschen. Napoléon, s'adressant aussitôt au maréchal :

— Est-ce qu'ils auraient eu l'envie de nous surprendre ? lui demanda-t-il. Cela serait possible : écoutons donc.

— Sire, répondit le prince de la Moskowa, l'attaque est vive.

— Eh bien ! allez-voir : vous m'enverrez quelqu'un pour me dire ce que c'est.

Et le maréchal partit pour rejoindre son corps. Dès ce moment toute l'attention de Napoléon se porta sur ce point. Un aide-de-camp du prince de la Moskowa arriva à bride abattue :

— Sire, dit-il, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur les troupes de M. le maréchal.

— C'est bien, Monsieur ; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons.

Quoique Napoléon ne s'attendit pas à être attaqué dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient, il leur dit :

— Nous n'avons pas de cavalerie, n'importe ! ce sera une bataille d'Égypte : l'infanterie française doit suffire.

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand, pour leur donner l'ordre de presser le pas et de



Bessières

se diriger, à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte Napoléon et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente. Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipsick, il leur ordonne de serrer leurs rangs et développer leurs lignes dans la plaine, en s'avançant, au pas de course, au secours du maréchal Ney. Cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière jeunesse dé-

filer devant lui aux cris de *Vive l'Empereur!* Napoléon la salue et dit en se frottant les mains :

— Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de me les demander : il me faut aller les voir.

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble plus vive. De son propre aveu, *il avait été pris en flagrant délit*, attaqué sur son flanc pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, celui-ci avait marché depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre, à Iéna même, la revanche d'Auerstaedt ; mais quand les coalisés entendirent le canon de Lauriston à Lindelau, ils crurent qu'ils allaient prendre à revers une partie de l'armée française engagée sous Leipsick, et que le reste ne pourrait leur échapper.

Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infanterie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées ; le combat devenait terrible ; Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heure ; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut Napoléon !... La garde était derrière lui. Sa présence

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS